

AUZANNEAU, Michelle / GRECO, Luca (dir.) 2018. *Dessiner les frontières*. Lyon : ESNS Editions. 240 pages. ISBN : 978-2-84788-981-9. Prix : 26 euros.

Michelle Auzanneau et Luca Greco, deux sociolinguistes travaillant respectivement à l'université Paris Descartes et l'université Sorbonne Nouvelle, invitent dans cet ouvrage collectif à une réflexion praxéologique sur les frontières. En introduction, ils rappellent les différents sens du mot « frontière », qui aujourd'hui constitue un sujet d'études majeur dans le champ des sciences humaines et sociales. On ne saurait définir la frontière comme une simple ligne de démarcation ; pour les deux auteurs, elles sont « produites par les pratiques des acteurs sociaux en interaction. Les frontières sont dans ce cadre, des effets de la praxis des sujets. » (p.12). L'approche sociolinguistique choisie doit montrer « comment les pratiques langagières *in situ* révèlent des dynamiques de pouvoir et de hiérarchisation entre personnes, espace et langues » (p.12). Cette approche n'est pas exclusive d'autres disciplines ; les deux auteurs affirment au contraire la nécessité de faire dialoguer la sociolinguistique avec des disciplines connexes, comme l'anthropologie, la sociologie ou la géographie (p.13).

Médéric Gasquet-Cyrus, sociolinguiste de l'université d'Aix-Marseille, signe le premier chapitre. Il étudie les frontières fluctuantes entre l'aire occitane et francoprovençale, espace où l'on parle « le patois de Valjouffrey ». M. Gasquet-Cyrus s'intéresse à la construction des multiples frontières relatives à la langue ; elles peuvent être « discursives, linguistiques, géographiques, physiques, administrative, graphiques et symboliques ». Il nomme ce processus de construction « frontiérisation » (p.25), processus qu'il étudie au préalable en diachronie. L'auteur rend compte d'un long travail de terrain effectué dans la vallée de Valjouffrey, située au sud de l'Isère. Il livre une analyse qualitative des discours épilinguistiques recueillis depuis une dizaine d'années. Même si Valjouffrey semble loin des querelles de linguistes, de militants ou d'hommes politiques, « les questions de frontière divisent de manière extrêmement fine (p.40) ». Sont étudiées tour à tour la construction de ces frontières entre langue et patois, entre oral et écrit, entre les locuteurs d'un même « patois » appartenant à différentes générations. La construction des frontières dans les discours épilinguistiques renvoi à des représentations du monde et donc, des relations de pouvoir.

Marko Tocilova, anthropologue de formation, s'intéresse à une frontière que l'on qualifierait de dure (« *hard* ») en anglais, celle qui sépare les États-Unis du Mexique, qu'il nous invite à observer en un lieu inhabituel : « *Friendship Park* », une esplanade de deux mille mètres carrés traversée par la frontière. A son inauguration en 1971, aucune barrière ne la matérialisait. Aujourd'hui, deux barrières séparent les habitants de Tijuana et de San Diego. Cette fermeture a suscité des réactions côté américain, où une coalition d'activistes s'est formée pour la dénoncer. Ce sont ces discours et ces images produits par la frontière que l'auteur se propose d'analyser, et plus précisément, les cérémonies religieuses, l'entretien d'un jardin binational et les événements organisés exclusivement pour les médias (p.51). Toutes ces initiatives ont pour but de mettre en scène la barrière frontalière, ainsi que les pratiques qui visent à la dépasser (p.57) ou plus précisément, à la « défrontiériser » (p.58).

L'anthropologue du sport Niko Besnier, professeur à l'université d'Amsterdam, pose une question dans le chapitre suivant : « Qu'est-ce une frontière pour un sportif international ? ». En préalable, il revient sur l'opposition classique entre frontières, indexicales et non-indexicales, c'est-à-dire, ouvertes ou fermées. Ces deux frontières ne sont pas exclusives ; au contraire, elles se génèrent mutuellement (p.63) : ainsi, dans l'espace Schengen, de nouveaux modes de contrôle apparaissent à l'intérieure des frontières nationales. Le chapitre de Besnier se focalise sur les enjeux que ces dynamiques créent pour les sportifs migrants originaires d'Afrique occidentale et équatoriale. Pour ces jeunes hommes, la possibilité de succès sportif professionnel éclipse sa probabilité (p.66) ; ainsi, les frontières deviennent des espaces grouillants de promesses, de possibilités et d'anxiété. La nationalité revêt une importance secondaire, devant l'assemblage de structures et d'instruments de « *gatekeeping* », pour reprendre le terme utilisé par l'auteur à la page 69.

Marianne Blidon, géographe à l'université Panthéon-Sorbonne, interroge les pratiques consistant à « tracer des frontières pour garantir l'ordre sexuel du monde ». Sa contribution commence par un rappel des exactions commises envers des femmes à Cologne lors de la Saint-Sylvestre de 2015 et de leur analyse à vif par divers élus et éditorialistes, allemands ou français. Elle observe que le franchissement d'un espace de transgression a été interprété comme le franchissement d'une frontière entre deux civilisations : « l'Occident et le monde musulman » (p.83). A la page suivante, elle cite un long extrait d'une lettre de Le Corbusier décrivant les mêmes exactions commises à la même occasion, à Vienne en 1907. La sexualité est ensuite étudiée comme l'un des motifs privilégiés de l'altérisation qui catégorise, classe et hiérarchise les populations et s'actualise dans l'espace (p.88). Plusieurs atlas des questions sexuelles sont analysés. Leur fiabi-

lité n'est jamais absolue et leurs cartes tendent même à hiérarchiser politiquement les identités sexuelles (p.91). Un dernier dispositif (tel que le définit Giorgio Agamben) est étudié : la séparation des hommes et des femmes dans les vestiaires et toilettes publiques. Dans ce type de situation encore, l'auteur montre comment « la sexualité produit des effets sur la notion de frontière » et à l'inverse, comment « la frontière nous permet de penser les normes sexuelles et leurs effets sur les individus » (p.95).

Germán D. Fernandez-Vavrik, sociologue à l'université Lumière – Lyon II s'intéresse aux mesures de discrimination positive adoptées en Amérique latine. Dans le cadre de son doctorat, il a étudié la perception de cette politique à l'université de Cuyo, région située en Argentine. Ici, il analyse la transition entre milieu rural et urbain, entre enseignement secondaire et universitaire des étudiants boursiers originaires des environs de l'université. Définissant l'étrangerité comme « l'émergence dans une rencontre du dispositif de catégories local/non-local » p.102, G. Fernandez-Vavrik analyse des interactions entre des enseignants et des étudiants boursiers. Toutes soulignent l'émergence d'une catégorisation « non-local » (p.109). A cette catégorie, il oppose celle des locaux, qui se définissent « par le pouvoir de décider qui agit correctement selon les conventions d'ici » (p.110). Ainsi sont produites des frontières symboliques via la catégorisation, associée à l'origine des participants (p.111). Dans ces processus, les enjeux de pouvoirs sont évidents, observe l'auteur en conclusion.

Véronique Traverso, linguiste au Département des Études Arabes, Médiévales et Modernes de l'Institut Français du Proche-Orient, signe le sixième chapitre de l'ouvrage. Son étude s'appuie sur un corpus recueilli à Damas, en 2007, lors de réunions avec les habitantes d'un quartier dont le hammam était en réhabilitation. V. Traverso observe la construction des identités au prisme de la méthodologie d'analyse de la catégorisation d'Harvey Sacks, dans le cadre d'analyse conversationnelle (p.121). Deux principes de catégorisations sont ainsi identifiés : chercheuses c. habitantes, celles qui fréquentent le hammam c. celles qui ne le fréquentent pas. Cette dernière catégorisation joue un rôle essentiel et « construit une frontière » (p. 127). Parmi les motifs évoqués par celles n'allant jamais au hammam, le zèle religieux est le plus important, même si la frontière qu'il crée n'est jamais explicitée.

Isabelle Léglise, directrice du laboratoire « Structure et Dynamique des Langues », étudie des pratiques langagières hétérogènes : plurilingues et pluri-accentuées. Son terrain se situe en Guyane et au Surinam, où l'on observe des phénomènes de code-switching, code-mixing et autres sortes de « bricolage linguistique » (p.146). Après une analyse des différents termes utilisés par les sociolinguistes pour décrire la communication multilingue, I. Léglise opte pour l'emploi du terme de « pratiques langagières », pour éviter de renforcer ou même d'instituer des frontières de langues (p. 153). A partir d'une analyse d'un corpus plurilingue recueilli dans des contextes variés, endolingue-monolingue, endolingue-bilingue ou exolingues, I. Léglise observe dans plusieurs cas la disparition des frontières entre locuteurs, qui « s'appuient parfois sur une majorité d'éléments communs à plusieurs langues sans établir de distinction (...), sans signification sociale particulière » (p.165).

Lorenza Mondada, professeur de linguistique à l'Université Lumière – Lyon II, étudie aussi la disparition de ces frontières entre langues dans sa contribution intitulée « Bricolage linguistique et dissolution des frontières linguistiques à la douane ». La douane suisse est, il est vrai, un lieu privilégié de bricolage linguistique, où les chauffeurs de camions originaires de l'Europe de l'Est ou du Sud doivent se faire comprendre par des douaniers parlant français ou allemand. Les interactions qui y ont lieu « sont caractérisées par une liberté et une créativité pratiques qui permettent une variation souvent insouciant des frontières entre langues » (p.175). Une première

analyse d'interaction démontre le caractère secondaire que peut occuper la langue dans la compréhension mutuelle, puisqu'un douanier et un chauffeur peuvent se comprendre sans se parler. Dans ces situations, L. Mondada distingue trois pratiques permettant l'établissement d'une langue commune entre interlocuteurs ; les salutations, des questions thématiques sur la langue et l'identification de la langue par la lecture de ses documents. Toutefois, le choix de la langue peut changer pendant l'interaction : c'est alors que divers procédés de « bricolage linguistique » sont mis en œuvre pour permettre la communication verbale et gestuelle. Les études de cas analysées illustrent « la dissolution des frontières à la frontière » comme annoncée en introduction (p.172).

Claudine Moïse, professeur de linguistique à l'université Grenoble – Alpes étudie dans sa contribution les frontières sociolinguistiques du sujet, et plus précisément, aux indices de reformulation tels que « disons, c'est-à-dire, je veux dire ». Ces trois particules discursives révèlent « les frontières symboliques intérieures de l'individu pris dans la complexité de ses identités en changement et en mouvement dans un contexte social » (p.198). Son corpus est constitué d'entretiens menés dans le cadre d'autres projets de recherche, effectués en France et au Canada. C. Moïse fonde sa réflexion sur l'étude des opérations de reformulation de Corinne Rossari pour identifier les positionnements sociaux des locuteurs, à l'intérieur de frontières sociologiques. Pour exemple, le « disons » utilisé par un francophone ontarien lui permet de se positionner comme militant en situation minoritaire (p.207).

Robert Nicolaï, linguiste des langues africaines enseignant à l'université de Nice, signe le chapitre conclusif en suggérant un cadre d'analyse structuré en trois niveaux pour appréhender la frontière (p.223) : la réalité matérialisée de la frontière, sa théorisation abstractive et la question de sa nécessité épistémologique.

Michelle Auzanneau et Luca Greco nous proposent un ouvrage collectif remarquable. Chaque chapitre commence par une analyse approfondie des cadres théoriques et des outils conceptuels utilisés dans l'étude des frontières et se poursuit par une ou plusieurs études de cas, toujours très précisément décrites. Ainsi se crée-t-il au fil des pages un équilibre entre théorie et pratique qui invite à la lecture et facilite la compréhension. *Dessiner les frontières* n'est pas un simple recueil, mais un ouvrage qui mérite d'être lu comme un tout. Pour autant, chacun de ses chapitres pourra être utilisé pour apprendre à construire un projet de recherche en sciences humaines et sociales, en sociolinguistique en particulier. Ce livre démontre la capacité de cette discipline à appréhender des situations éminemment complexes, où histoire, géographie, religion, économie, politique et genre entrent en jeu. Il est possible de voir dans *Dessiner les frontières* un juste plaidoyer pour la sociolinguistique.- Ghislain Potriquet, Université de Strasbourg, Equipe SEARCH.